L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX, No. 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

JEUDI MATIN, 23 JANVIER.

Causerie Scientifique.

LE RAMIÉ. — LES ESPRITS.

Notre rôle n'est point ici de faire de la théorie pure, mais bien de faire connaître au public les applications nouvelles de la science; et notre mission consiste à leur rappeler ce que l'expérience consacre chaque jour, tout autant que ce que le génie conçoit pour la première fois.

Au premier titre, rappelons en quelques mots le ramié.

Qu'est-ce? allez-vous me dire. En fait de ramier, nous ne connaissons que les gros pigeons bleus de nos bois.

Vous n'avez point en connaître d'autres, et le calembour de consonnance que je vous fais faire montre la maladresse de certaines intradestesers de plantes nouvelles ou retrouvées. Il est fort facile d'éviter toute confusion possible, il y a quelques années, quand on introduisit la plante!

Mais non! On a voulu faire de l'exactitude linguistique en lui laissant le nom —réel ou prétendu, il faudrait encore savoir—qu'elle porte chez les Malais!

Peste soit des amphibologies! Que me fait ce nom, s'il me gêne dans ma langue? On lui a bien donné aussi les noms d'ortie de Chine, ortie d'Orient, chiua grass. Or, où beaucoup mieux fait, puisque sa dénomination, scientifique est *urtica nivea*, de l'appeler tout bonnement: *ortie blanche* ou *ortie argentée*. Ce dernier vaut mieux parce qu'il évite toute confusion avec l'ortie blanche vulgaire de notre pays, le lamier blanc: cette plante qui, tout inoffensive, ressemble si parfaitement à une toutte d'orties piquantes en vigoureuse poussé, qu'au premier moment on n'ose y plonger la main.

Le bien naît très souvent du mal.

C'est la difficulté surveuse, il y a quelques années, de se procurer du coton américain, qui a fait surgir une quantité de textiles nouveaux, dont plusieurs—chose curieuse!—resteront et feront leur chemin. C'est la même difficulté qui a doté du cotonnier l'Inde, l'Egypte et un peu l'Algérie; c'est elle qui eût dû le répandre encore davantage, afin que le monde civilisé ne pût manquer désormais de cette matière de première nécessité.

Il ne faut pas compter sur l'ortie argentée pour remplacer le coton: elle est au-dessous de lui. Ses fibres, analogues à une soie brillante, auront d'autres applications utiles: elles formeront un textile si beau, si brillant, si apte à recevoir toutes les nuances que l'industrie s'enrichira assurément par son adoption.

L'ortie argentée n'est pas une nouveauté et, le même que le noble jou de l'oie, on pourrait la qualifier: *renouvelée des Grecs* et même des Romains! En effet, ses produits furent connus dans l'empire romain, et M. René de la Blanchère l'a montré dans un curieux travail présenté à la société d'acclimatation. Il y a longtemps, en tout cas, qu'elle devrait être connue dans notre pays. car Olivier de Serras en parlait ainsi qu'il sait, il y a trois cents ans:

"L'ortie est une exquise matière dont sont faites de belles et déliées toiles; mais il y en a si peu qu'on n'en peut faire état quel pour la curiosité."

C'est tout le contraire qui représente la vérité. L'ortie argentée se fauche quatre ou cinq fois par an; d'autant plus souvent qu'on veut en tirer des fibres textiles plus fines, avantage précieux et spécial à cette plante. Ce qui manquait, c'étaient des manufactures employant ces fibres, des fabricants les demandant aux cultivateurs. Aujourd'hui c'est fait.

Nos départements du Midi sont désormais dotés, s'ils le veulent, d'un produit agricoles du plus haut rendement. M. le comte de Malartic s'est mis résolument à l'œuvre dans les plaines de la Crau, et y arrachant ses vignes ravagées par le phylloxera, et y substituant l'ortie argentée, et n'ayant mieux une variété qu'il préfère, et qu'il appelle à *feuilles vertes*. C'est l'ortie *urtica*, l'ortie utile, également préférée dans nombre d'endroits des Etats-Unis, où l'on commence à la cultiver sur la plus grande échelle.

Avant d'indiquer rapidement le rendement minimum à l'hectare des cultures exécutées depuis quatre ans, n'oublions pas de constater que l'ortie à feuilles vertes (*urtica utilis*), que préfère M. de Malartic dans la Crau, ne doit ses énormes récoltes qu'à la présence des eaux limoneuses de la Durance; il lui faut l'irrigation; avec des eaux aussi chaudes que ceux de cette contrée. Au lieu de cela, l'ortie argentée y donne d'excellentes récoltes sans eau d'irrigation, pourvu que le terrain soit convenable, c'est-à-dire profond, léger et frais.

Selon les variétés, les qualités de la soie varient et par suite leur prix. Voici les rendements de quelques variétés:

Ortie argentée type. — 1000 kil. à l'hectare, à 1 fr. 45..... 1,450 fr.
A déduire pour frais..... 571
Rendement..... 879

Ortie à feuilles vertes en dessus, 1200 kil., à 1 fr. 60..... 1,920
A déduire pour frais..... 611
Rendement..... 1,309 fr.

Quant au rendement des autres variétés, il oscille entre ces deux termes extrêmes, 9 à 1,300 francs l'hectare.

La culture est absolument celle du chanvre, seulement d'autant plus facile et plus fructueuse que la fibre textile existe dès la jeunesse de la plante, tandis que celle du chanvre ne se produit qu'alors que la plante est toute à fait développée.

Nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui.

Voici une brochure intéressante. Dans la [illegible] Cavillard, [illegible] nous dit que le sujet qu'il aborde, c'est le caractère mystico-surnaturel que les vrais adeptes s'efforcent de leur imprimer.

Il nous serait très difficile de suivre l'auteur dans les curieuses expériences auxquelles il assiste et qu'il raconte à des propositions non plus surnaturelles mais physiques. Nous ne pouvons mieux faire, pour l'aire *frapper* l'esprit de son livre, que citer les paroles de M. H. Renaud, adjudicelles il se rallie et qui résument en quelque sorte son ouvrage.

"Nous n'aimons pas de répugnance invincible à croire qu'un homme peut, par la fixité de sa pensée, par la tension continuelle des fibres de son cerveau, arrêter la circulation des fluides visibles, de manière à les accumuler en lui, et à amener des propriétés d'attraction et de répulsion impérieuses analogues aux propriétés de matière qu'ont acquérir à certains corps le frottement, le contact ou le voisinage d'autres corps convenablement choisis et préparés.

"S'étant ainsi donné des propriétés semblables à celles que possèdent les aimants, les corps électrisés, etc., un homme pourrait modifier ses mouvements à des objets matériels, à des tables, à sa main, à la plume qu'il tient serrée entre ses doigts. Moteur unique de ces mouvements, il en déterminait, sciemment et sans en avoir conscience, la nature et la qualification. Les réponses partaient de lui, aussi bien que les questions....

"Les pages, les volumes écrits sous la dictée des esprits viennent à l'appui de notre opinion. On n'y trouve, sur tous les sujets que des généralités et des lieux communs que nous serions tous très capables de produire, et pour lesquels les êtres de l'autre monde auraient bien en tort de se déranger. Et si l'inspiration spirite en magnétique paraît, une fois par hasard, dépasser la portée ordinaire de celui qui la reçoit, nous savons qu'une surexcitation du cerveau produit le même effet dans plusieurs états de maladie."

Aussi dépouillé de leur apparence merveilleuse, les phénomènes de cet ordre méritent encore cependant d'être soigneusement examinés au point de vue scientifique. C'est ce qu'a fait très patiemment M. Cheviliard, qui résume toute sa doctrine par cette formule:

"Les phénomènes des spirites ne sont que des manifestations inconscientes de l'action magnéto-dynamique du fluide nerveux."

— Les députés de la majorité présents à Paris se sont émus du mouvement qui s'est produit dans l'opinion publique, à l'occasion de la déclaration de M. Thiers devant la commission d'enquête du 4 septembre, que la Prusse n'avait jamais voulu la guerre, qu'elle ne l'avait point préparée, et qu'elle pouvait, à cet égard, décliner toute espèce de responsabilité.

Nous croyons savoir que, dès la rentrée de la Chambre, un incident sera soulevé à ce sujet, et que la majorité de l'Assemblée compte ainsi protester contre cette déclaration de M. le président de la République.

LE CHEVAL DE L'USURIER.—Hier, dit le *Figaro*, cet mort, rue Notre-Dame-de-Nazareth, un usurier bien connu de tous les viveurs de Paris. Nous voulons parler du père Abraham.

Si le père Abraham n'avait fait que donner à ses clients des perroquets empaillés et des tables de nuit comme argent comptant, il n'y aurait rien qui le distinguât de ses confrères. Mais il avait trouvé beaucoup mieux.

Vous lui empruntiez trois mille francs, par exemple. Il vous en donnait quatre cents, puis vous tenait ce langage:

— Je n'ai pas le reste de la somme.... le temps sont si durs! Mais je vais vous donner à la place un cheval, mon pauvre cheval Aaron. Une bête de sang, monsieur.... un ami pour moi!

— Mais, je n'ai pas besoin de cheval, répondait-on timidement.

— Alors, rien de fait.

On acceptait naturellement le cheval. Le père Abraham vous menait à l'écurie et là, on constatait que l'animal était réellement fort beau.

— Toujours bonnête, moi! disait le juif.

Il appelait alors sa femme et ses enfants: tout cela se plaçait en rond autour de la bête et se mettait à sangloter. Etonnement légitime de l'emprunteur.

— Monsieur, gémissait ici l'usurier en se tamponnant les yeux avec un mouchoir sale, il n'y a rien de fait si vous avez l'intention de vendre Aaron.... Il faut que je puisse aller le voir tous les jours.

L'emprunteur faisait un haut de corps.

— Amenez aussi ma femme.... avec mes enfants, reprenait le juif.... et ma cuisinière tous les jours. Adieu, Aaron!

— Assez! s'écriait-on terrifié. J'aime mieux vous le revendre cinquante francs.

Et le tour était joué: Aaron a été vendu de la sorte quinze choses comme cent cinquante fois. Il a maintenant dix-neuf ans.

LA NOBLESSE FRANÇAISE. — La *Gazette de France* prend la défense de la noblesse française qui, paraît-il, se trouve dans le même cas que le prince dans *Robagas*.

Il faut convenir que le rôle de la noblesse française est bien difficile.

Sous l'empire, on la traquait comme suspecte et ses actes les plus louables lui étaient imputés à crime.

Sous M. Gambetta, on la récompensait du concours héroïque qu'elle prêtait à un gouvernement républicain en la raillant de son innocence, de son *don Quichottisme*.

L'autre jour, M. Zola lui reproche, dans le *Corsaire*, de manger les truffes, tandis que le peuple n'a pas de pain, et aujourd'hui M. Bachaumont lui reproche, dans le *Constitutionnel*, de ne pas en manger tandis qu'il se trouve sur le pavé de Paris tant de cuisiniers sans ouvrage.

C'est un terrible homme, ce M. Bachaumont. Il ne pardonnera jamais à M. de Larochejaquelin de penser, par le temps qui court, à autre chose qu'à donner des fêtes.

La patrie est en deuil, s'écrie-t-il, la belle raison, vraiment!

"Voilà la grande phrase lâchée, et je l'attendais ce mot de patrie que l'on met maintenant à tout usage même sur une caisse — comme secret — pour en défendre l'ouverture. La société aristocratique, pour excuser ses salons fermés, ses robes *réservées*, *ses billets de spectacle de faveur*, son absence de Paris au moment des étrennes, *ses dîners au pot-au-feu*, *ses chevaux pensaïs*, *que sais-je encore!* l'a sans cesse à la bouche et l'exploite sans merci. Il est temps de couper comme elle le mérite cette mystification, et si je me suis arrêté à la lettre de M. Larochejaquelein, ce n'est que pour en avoir une bonne foi raison. En vérité le mot de patrie a un autre but que de servir de formule économique à la noblesse française pour thésauriser ses revenus, et doit éveiller une autre idée que celle d'une concurrence *à l'art d'élever des lapins*."

"On voit par le style de ce petit morceau que M. Bachaumont ne saurait avoir de raison personnelle pour rejeter la retraite où dérive vivre le Blonde aristocratique.

M. Bachaumont est tout à fait désintéressé dans la question. Ce qu'il en dit, c'est pour le *peuple* que la coupable réserve du grand monde force à chômer."

— Le véritable patriotisme consistait, pour la société française, à faire fête à l'Allemagne et à la Révolution — puisqu'il lui plaît de mêler celle-ci à cette affaire — au lieu de se couvrir de cendres et d'éteindre ses feux devant ses deux ennemies. Au moment où Berlin et l'Internationale proclament la ruine de cette société, déclarent que c'est la Prusse qui donnera désormais à l'Europe le ton qui lui venait de la France, le devoir de notre aristocratie était de se montrer plus vivace, plus française dans toute l'acceptation d'élégance, de politesse des mœurs et de l'esprit que comporte ce titre qu'avant. Au lieu de fermer ses volets par appréhension de l'orage, elle devait les ouvrir tout grands et prouver qu'étant sans reproche elle était aussi sans peur de la foudre."

"Tout en affirmant ainsi sa vitalité, l'aristocratie française eût du même coup donné du travail, portant du pain, à ces ouvriers que ses lustres éteints, ses hôtels fermés, laissent dans l'inaction et dans la misère — ces détestables conseillères. Quand les salons chôment à Paris, il faut qu'on ne l'oublie pas; les ateliers font de même, et vous verrez le joli jour de l'an que vaudra cette semaine au commerce de la capitale le patriotisme à Larochejaquelein!"

La noblesse française avait une autre attitude à prendre, et le petit-fils de Henri IV — s'il s'inspirait de son ancêtre — eût pu la donner lui donner un mot d'ordre bien désirable.

"Mais il n'y a plus de grands seigneurs à Versailles: M. Thiers les a tous envoyés en ambassade. Triste! triste!"

Ainsi, on le voit: si la noblesse se mêle de politique, c'est une intrigante; si elle ne s'en mêle pas, c'est une bondeuse; si elle se bat, c'est une fanfaronne, si elle donne aux pauvres, c'est une poseuse; si elle s'amuse, elle est frivole; si elle ne s'amuse pas, elle manque à tous ses devoirs.

LES TENORS D'AUTREFOIS ET CEUX D'AUJOURD'HUI.

Nous lisons dans la *Gazette*, de Bruxelles, une anecdote qui peut servir d'exemple aux ténors prodigues. Il s'agit d'un vieux chanteur, M. Delos, qui vient de s'éteindre à l'hospice du Béguinage, de Bruxelles.

"Le ténor Delos—lit notre confrère—avait une vraie légende.

"C'est lui qui créa à Bruxelles le rôle de George Brown dans la *Dame Blanche*, et jamais, dit l'histoire, on n'a plus vu de pareil George Brown.

"Hélas! le pauvre Delos,—moins adroit à la vie que sous l'uniforme de sous-lieutenant,—ne parvint pas à acheter des châteaux sur ses économies.

"Ce ne sont pas les ténors d'aujourd'hui qui mourront de la misère.

"Mais aux temps primitifs où Delos créait la *Dame Blanche* à la Monnaie, on ne donnait pas encore à un chanteur le double et le triple de ce qu'on donne à un ministre Delos, qui était le Jourdan d'alors, avait épousé la Dugazon,—une actrice qui a laissé à la Monnaie un nom célèbre, Lucile Grétry (et non Caroline) Lunel.—Ils touchaient à eux deux.... *trois mille francs*.

"Delos était un ténor à bonnes fortunes. Il recevait les faveurs de la brune et de la grassette. Il avait, dans les choses galantes, les grandes façons d'un Richelieu.

"Le malvre ténor perdit la voix et descendit alors, échelon par échelon, toute l'échelle théâtrale.... Oublié, malheureux, ses anciens admirateurs le retrouvèrent un jour placard, à son même théâtre de la Monnaie où il avait été tant applaudi.

"Il fut placeur aux premières places, mais place vieillard, il fut relégué au dernier rang. Quand la Monnaie fut incendié, il était placeur... aux quatrièmes.

"M. Letellier, qui était alors directeur, imagina pour lui une sorte de place de souvenir: inspecteur de l'entrée des artistes. Mais il vint un moment où l'âge empêcha le malheureux de remplir ces modestes fonctions. On parvint alors à lui obtenir une place à l'hospice, — et il fallait entrer, pour lui faire avoir cette dernière faveur, bien des protections et bien des sollicitations. Tous les vieux employés de la Monnaie s'intéressaient à lui, payaient de petits secours et de petites douceurs.

"On le rencontrait souvent en ville,—courbé, se traînant à grand peine, mais ayant toujours conservé le chapeau sur l'oreille et le sourire du ténor.... Il allait quelquefois à la Monnaie. La *Dame Blanche* l'attirait presque exclusivement. Mais il en sortait toujours attristé. Aucune loge ne le satisfaisait plus. Il s'approchait en partant de ceux qu'il avait connus jadis et leur glissait à l'oreille, d'une voix éteinte: "—Ces ténors-là savent chanter.... Mais ils ne savent plus jouer le rôle."

"Il a eu l'enterrement des pauvres, et quelques vieux amis ont seuls suivi son cercueil, quand il a franchi la porte de l'hospice....

"Voilà comment finit un ténor!

"Un ténor d'autrefois, bien entendu.—Les ténors d'aujourd'hui finissent tous millionnaires."

Tous, Dieu! non. J'en sais, comme Mario, par exemple, ou Roger, qui seraient bien embarrassés pour acheter maintenant le château d'Avenel.... après en avoir gagné vingt fois la valeur.

PIERRE DU CROISY.

UN THÉATRE OU UN CANARD MONSTRE.—Tous les ans on annonce qu'une Compagnie anglaise ou américaine va construire un Alhambra gigantesque ou un théâtre monstre. Jamais ces fameux projets ne se réalisent.

Mais voici, d'après Jeunius, une nouvelle de ce genre qui dépasse tous les rêves passés, présents et futurs.

Une société au capital de 15 millions serait sur le point de se former, pour élever un immense théâtre populaire, pouvant contenir vingt mille personnes. Le maximum des recettes s'élèverait à 60,000 francs. On calcule généralement, pour établir par avance une moyenne, sur la moitié du chiffre maximum, ce qui ferait 30,000 francs par représentation. Avec de pareilles sommes à leur disposition, les entrepreneurs pourraient engager les premiers artistes du monde sans avoir besoin du secours d'une subvention.

La salle serait construite sur les indications de M. Sax, dont les connaissances acoustiques sont indiscutables. L'orchestre, d'après ses plans, serait disséminé sous le plancher de la scène, et, pendant le théâtre de Bayreuth, construit sous la direction de Richard Wagner.

Nous avons en, du reste, occasion de dire que cette disposition spéciale de l'orchestre n'appartenait pas en propre à l'auteur de *Lohengrin*, et qu'avant M. Adolphe Sax l'idée en était venue à différents architectes du siècle dernier.

Pour en revenir au théâtre-monstre dont nous parlions, disons que le quartier choisi pour son établissement est un des plus beaux de Paris.

Ce qui nous porte à croire à la réalisation de ce magnique projet, c'est que plusieurs Américains riches, se sont fort partie de la Société financière qui doit doter Paris de ce théâtre, unique dans le monde entier.

— Un comique événement s'est passé la semaine dernière, dans un théâtre belge peu éloigné de Bruxelles.

On jouait *Norma*.

Le régisseur, un vieux bonhomme, très rageur, et qui, comme les merveilleux du Directoire, avait le défaut bien réel, par exemple, de ne pas prononcer ses r, avait affublé quatre Dumanet du peplum druidique pour faire escorte à la prêtresse.

Comme les braves militaires étaient restés en scène après le départ de cette dernière, le régisseur leur cria de la coulisse:

—Sôtez....

Indécision des troubadours, fureur du régisseur.

—Sôtez, sôtez....

Le plus hardi des Dumanet se risque à pinper un léger cancan.

Le public, qui ne sait pas ce qui se passe part d'un long éclat de rire.

Ecumant, violet, le vieux régisseur brandit sa canne d'un air menaçant.

—Misérables!.... sôtez!.... sôtez! sôtez donc!....

Oh! alors, ce fut un vrai délire.

Les quatre guerriers, épouvantés, se prirent par la main et exécutèrent une ronde sabbatique.

Un fit rouler le rideau; mais le régisseur faillit succomber à une apoplexie foudroyante.

ÉCHOS PARISIENS.

Chaque métier a ses accidents à redouter.

Les ténors ont les *chats* qui font éclater de rire toute une salle au beau milieu de l'andante le plus langoureux.

Les journalistes ont les coquilles qui dénaturent leurs plus belles inspirations.

Les orateurs ne sont point exempts de ces mésaventures:

Ils ont le coup de poing dans le verre d'eau sucrée qui font tourner en vaudeville leurs monologues les plus dramatiques.

A l'une des dernières séances de l'Assemblée, M. Guichard vient d'en faire la triste expérience. Seulement ce n'est pas le verre d'eau qu'il a renversé dans un élan flane fougueux, c'est la lampe, le globe, l'abat-jour et tout le tremblement.

La pluie amusant de l'affaire, c'est qu'il a profité pour faire de la cause le moment où il demandait avec véhémence à la Chambre de faire des économies sur le budget.

On voit d'ici quel succès a eu ce député qui, tout en disant: Les temps sont durs, mes frères, ménagons nos ressources!.... casse toute la vaisselle qu'il a devant lui.

Ceci me rappelle qu'en 1814 pareil incident s'était produit d'une façon plus drolatique encore.

Un Jean Bruteut du temps—son nom m'échappe—gesticulait à la tribune depuis une demi-heure, quand tout à coup il s'écria:

— Oui, monsieur!.... Ce que je vous dis est de toute évidence!.... Aussi vrai que cette lampe m'éclaire, je ne m'en suis arrêté à la lettre.

A ce moment, il allongea le bras violemment, son poing fermé rencontra en plein la lampe placée devant lui et l'envoya jouer à cinq pas de la tribune, laissant l'orateur dans l'obscurité.

Ou comprend quel triomphe!....

L'amendement de l'orateur y sombra corps et bien, mais jamais Lamagne et ses beaux jours n'avait qu'un tel succès.

Le premier bal de l'Opéra a manqué d'animation. Aucun costume remarquable. Chacun use ses *Valentins* et ses *Méphistophélès* de l'année dernière.

J'en faisais l'observation à une petite Suissesse dont je reconnaissais la boîte au lait pour l'avoir vue avant la guerre.

— Que veux-tu, me répondit-elle, ce n'est pas ma faute.... Avec mes deux chèvres comme ça, on n'ose pas faire de dépenses....

Je ne voulus pas pousser plus loin la conversation. M. Bablie maudit jusque par les Suissesses du bal de l'Opéra. Quel châtiment!

Quant à l'esprit qui se dépense dans la salle et dans les couloirs, j'ai eu le regret de constater que c'est toujours le même.

Sous ce rapport, nous ne nous perfectionnons pas. Au contraire!

Ce que j'ai entendu de plus fin, au fait de répartie, c'est: Et ta sœur!....

Cependant, vers deux heures du matin est arrivé un masque plein de grâce.

Tête de arognard, costume fermé hermétiquement, gestes saccadés et mécaniques, dansant avec des mouvements raides et mathématiques et s'arrêtant net, immobile, un pied en l'air, au milieu d'une figure.

Alors son domestique, qui se tenait dans le rang des spectateurs, se dirigeait vers lui avec une énorme clef de pendule, lui en introduisait l'extrémité dans un trou ménagé ad hoc dans le dos (sur peu de chose) et remontait son maître pendant trente secondes avec des craquements d'une gaieté folle.

Ainsi remonté le masque reparaissait, gesticulait, tournait jusqu'à ce que le ressort fût au bout.

Cela eut un succès énorme.

Et tout autour de ce quadrille exhilarant circulait dans toutes les bouches le nom d'un général bien connu.

UN COMMIS VOYAGEUR EN DÉMAGOGIE.—Nous trouvons dans le *Figaro* d'aujourd'hui, sous le pseudonyme de Grucchus l'urlutatu, qui cache une des plumes les plus spirituelles de France, l'éclatante histoire ci-dessous:

Voici ce qui vient de se passer le 21 décembre, à Florence, dans le salon de conversation de l'hôtel du Nord: cinq ou six convives de la table d'hôte devisaient, après dîner, de la chose publique et de la guerre de France; on parlait du siège de Metz, lorsqu'un Français, M. Bourrier, s'écria que tous les généraux de Metz étaient, ainsi que les officiers, des traîtres et des lâches.

Ces paroles du patriote français en voyage furent relevées comme elles méritaient de l'être par deux étrangers: qui? par deux étrangers! un général italien et le comte Richeski, Italien.

Ces messieurs, enveloppant d'ailleurs cette politesse en termes dégoûts que leur inspirait un pareil langage sur des lèvres françaises, firent observer au sieur Bourrier que qualifier comme il venait de le faire des soldats malheureux de son pays était au moins singulier. Qu'il dît cela chez lui, s'il avait le malheur de le penser; mais, à l'étranger et devant des oreilles étrangères, il fallait savoir se taire! "Nous autres, ajouta M. Richeski, nous avions été battus à Custozza, mais cela ne nous empêche pas de saluer toujours avec le même respect le général de La Marmora, qui commandait notre armée.

—Il est possible, répliqua ce patriote entêté de Bourrier, que votre La Marmora ne soit pas un traître; quant à cela, je n'ai rien à y voir; mais presque tous les généraux français étaient des aristocrates et des nobles, et tant qu'en France il y aura des nobles, nous serons trahis et battus. Quant à moi, poursuivit ce type accompli du Français de table d'hôte, je suis républicain (ce n'était pas la peine de le dire, on le savait assez que vous l'avez dit), républicain, et je dis que les nobles sont des lâches.

Bourrier allait de mieux en mieux, comme vous voyez.

Un très jeune homme, qui avait écouté toute cette conversation avec le plus grand calme, s'approcha alors de Bourrier et lui tint à peu près ce langage:

—Monsieur, je me nomme le comte de Vallon, je suis le neveu du général de Vallon, le héros de Castelfidardo, et, malheureusement; j'appartiens à la noblesse de France et j'avais de nombreux amis parmi les officiers de Metz. Vous allez immédiatement retirer ce que vous venez de vous vomir de pernicieux, et que je vous venge de vous soufflèrent comme un ballonnet.

—Je ne rétracte rien, répondit M. Bourrier; je suis républicain et je vive la République radicale!....

Les phrases n'était pas achevée que M. Bourrier recevait un gifle que lui avait promis—un cadeau de Noël retenti sant, appliqué sur chaque joue; plus, en manière d'escorte du gros lot, quelques coups de canne et coups de pied.

Le lendemain matin, le marquis de Talleyrand-Périgord et le comte Bentivoglio se présentaient à l'hôtel du Nord pour faire savoir à M. Bourrier que leur ami M. le comte de Vallon, se tenait à sa disposition.

Fait! envolée la mascade! parti le joli petit monsieur rouge! Gambetta ne se replaît pas mieux au beau temps où il aurait inventé la vapeur pour s'éloigner plus vite des hulans malenaine. M. Bourrier était rappelé par des affaires urgentes: l'appelaient à Livourne, et il avait pris le premier train, sans laisser son adresse.

Voilà ce qui s'est passé le 21 décembre, à Florence, dans le salon de conversation de l'hôtel du Nord.

Toujours ces patriotes, ces bons rouges! ces patriotismes les suit même au voyage. Et quels chevaliers du point d'honneur!

J'allais oublier de vous dire que le de Vallon de Florence et le de Vallon de Trouville, dont l'équipée fit quelque bruit en 15 août, sont le seul et même de Vallon.

LA CHUTE DE M. THIERS.—On lit dans le *Bien Public*:

—Hier, en sortant de l'ambassade d'Angleterre, où il avait dîné, M. Thiers a fait une chute, heureusement sans gravité. Le pied lui a tourné en descendant le perron, et il est tombé sur le côté gauche, sur le bras droit. Relevé aussitôt, il est rentré à l'Elysée où, bien qu'un peu courbatu, il a, aujourd'hui, à l'heure habituelle, repris ses travaux et reçu pendant toute la matinée. Le président n'a éprouvé aucune secousse et son médecin n'a pas même été appelé."

UN SUICIDE EN CHINE.—Puisque le suicide est à l'ordre du jour parmi les folies parisiennes, j'extrais des "Curiosités chinoises" de la *Revue britannique* le passage suivant sur le suicide en Chine:

"M. Medhurst nous fait savoir que le suicide est plus fréquent en Chine qu'en Angleterre; un des exemples qu'il nous en cite nous peint les Chinoises comme trop heureuses d'aller rejoindre leurs maris dans la tombe; en est-il de même de celles qui perdent leurs maris? C'est ce qu'il ne nous apprend pas.

Je reçus, dit-il, une lettre d'une jeune et riche Chinoise sur le point de se marier. Elle m'invitait à la prévenir lorsque, son futur étant mort prématurément, elle était résolue à ne pas survivre; elle avait fixé le jour de son suicide et m'invitait à y assister. Je m'empressai d'aller lui faire toutes les objections inspirées par mon affection: impossible de la dissuader, et au jour marqué, elle se suicida, en effet, devant un millier d'assistants.

Une estrade avait été échafaudée en pleine campagne, avec une espèce de potence à laquelle était ajusté un cordon écarlate terminé par un nœud coulant que la dame se passa autour du cou. Ayant embrassé un petit garçon, son jeune frère, qui lui fut amené par un des témoins de ce sacrifice volontaire, elle abaissa un voile sur son visage, monta sur une chaise, salua, de ses mains jointes, l'assistance, et s'élança résolûment en bas de l'estrade, de manière à serrer le nœud coulant.

—On lit dans la *Correspondance de Genève*:

"Discordes de plus en plus vives entre les deux familles de Victor Emmanuel. Le fils de la Rosina, comte de Mirafiore, se donne des airs royaux. Un voyageur, c'est au palais du roi qu'il descend; au théâtre, c'est la loge du roi qu'il occupe. On assure que récemment, à Naples, il serait été insulté par les partisans du prince Humbert. On n'a pas empêché la contesse de Mirafiore et son fastueux époux de paraître dans la loge royale. Cette attitude du jeune couple donne lieu à de sinistres bruits qui circulent au sujet du titre de reine auquel aspire la Rosina, et des promesses qu'elle aurait reçues, à cet égard, de certaine amateurs de portefeuilles."

SPECTACLES, &c.

Théâtre de l'Opéra.

L. PLACIDE CANONGE.....Directeur
Jeudi, 23 Janvier 1873.
NOS INTIMES, drame en 4 actes.
LES JURÉS DE CAILLAU, comédie en 1 acte.
Le Bureau s'ouvrira à 6½ heures; on commencera à 7 heures. 22 janv—1f

Concerts Rubinstein.

RUBINSTEIN ET WIENIAWSKI.
THÉATRE DE L'OPÉRA.
Commençant Lundi, 27 Janvier 1873.
MM. GRAU et CANGOR ont l'honneur d'informer au public le début, à la Nouvelle-Orléans, de
ANTON RUBINSTEIN,
LE PREMIER DES PIANISTES ACTUELS.
Il ne fera entendre, pour la première et dernière fois, son célèbre Concerto, avec des exécutions fantastiques, parmi lesquels se trouvent
HENRI WIENIAWSKI,
Célèbre dans le monde entier et considéré en Europe comme le seul rival de Paganini.
MLLE LOUISE LIEBERT,
La célèbre cantatrice.
MLLE LOUISE CLEMENY,
La cantatrice favorite
Accompagnateur, Mons. L. BERBELINSKI.
Le vaste des pièces sera ouvert le JEUDI 23 janvier, à la salle de l'Opéra et se ferme de musique de Grunewald.
PRIX.
Loges de rez-de-chaussée et de parquet.....$1 50
" d'étage du premier rang.....1 50
" de second.....1 50
Chaises d'orchestre.....1 50
Fauteuils, places réservées.....1 50
Parquet, non réservé.....1 00
Les billets seront en vente dès ce jour, et les places pour ces concerts se prendront au Bureau de location, sont prêts d'un dimanche avis au bureau de location.
Les places des Concerts Rubinstein sont pour le dimanche. 22 janv—

Théâtre des Variétés.

Seul locataire.....Lorenzo Barrett
ENGAGEMENT DE CHARLOTTE CUSHMAN, TOUS LES SOIRS, et SAMEDI, à midi.
GUY MANNERING.
Lyons de Terry.
Mlle Cushman dans le rôle de
MEG MERRILIES,
LUNDI, 27 janvier:
MACBETH,
Mlle Cushman remplira le rôle de Lady Macbeth.
A Présent—HENRY VIII.

Théâtre St-Charles.

Propriétaire.....BEN DE BAR
Bureau de renseignements de l'engagement de la troupe LE DIABLE.
Jeudi soir, 23 janvier.
Kind to a Fault.—The Lingard Sketches.
Vendredi, 24 janvier, Première.
VENDREDI, Bénéfice de WM. HORACE et ALICE DUNNING LINGARD.
SAMEDI, Matinée à midi.
L'ouverture commence à 7 heures et demie. 22janv

Académie de Musique.

DAVID BIDWELL.....Propriétaire et Directeur
J. KITTREDGE.....Trésorier
Seconde semaine de brillant engagement de la comparable Reine des Actrices burlesques,
MISS LYDIA THOMPSON,
Secondée
DE SA COMPAGNIE MAMMOTH,
L'organisation la plus complète qu'il y ait au Monde.
Mercredi soir, 22 janvier 1873,
Et jusqu'à nouvel ordre,
On représentera, dans toute son intégrité, le burlesque intitulé: LA PRISE DE PORT ARTHUR, spécialement pour la Troupe burlesque de Miss Lydia Thompson, avec de nouvelles mises en scène, de nouveaux décors et de nouveaux costumes, et une troupe de 1 hommes. 21 janv—1f

DIVERS.

L'association Cosmétique des Planteurs de la Louisiane.—Nlle-Orléans, le 1 janvier 1873.—L'élection annuelle des trois Directeurs pour l'année prochaine, aura lieu au local de la banque, le LUNDI, 3 février 1873, de 10 heures du matin à 2 heures de l'après-midi.
F. L. DELERY, Caissier.
4 janv—20 M p 1

Association de Secours Mutuels.—Une élection extraordinaire de cette Société aura lieu le PREMIER JOUR DU PRYRIER, dans le bureau de l'Administration, de trois à deux heures.
E. DAMERERAUX, Secrétaire.
11janv—10f

Bureau de la Compagnie de Boulangerie de Colmar et de Lyonnaise.—Au Bureau de la Compagnie, le 20 janvier 1873.—Le Président informe les actionnaires de la Compagnie de Colmar, que, pour le Conseil, pour les actionnaires, pour le vote, pour le Président, pour le Secrétaire, pour le Trésorier, pour le Comptable, pour le Caissier, pour le Boulanger, pour le Chef de Boulangerie, pour le Chef de Magasin, pour le Chef de Magasin, pour le Chef de Magasin